Louis Calaferte

Le chemin de Sion

Carnets 1956-1967

DENOËL

LE CHEMIN DE SION

DU MÊME AUTEUR

Requiem des innocents, 1952, *Julliard*
Partage des vivants, 1953, *Julliard*
Septentrion, *hors commerce*
« Cercle du Livre Précieux »,
Éditions Tchou, Paris, 1963
No man's land, *Julliard*
« Les Lettres Nouvelles », 1963
Satori, 1968, *Denoël*
Rosa mystica, 1968, *Denoël*
Portrait de l'enfant, 1969, *Denoël*
Hinterland, 1971, *Denoël*
Limitrophe, 1972, *Denoël*
Mégaphonie, *théâtre*, 1972, *Stock*
Rag-Time, *poèmes*, 1972, *Denoël*
La Vie parallèle, 1974, *Denoël*
Paraphe, 1974, *Denoël*
Chez les Titch
suivi de Trafic, *théâtre*, 1975, *l'Avant-Scène*
Épisodes de la vie
des mantes religieuses, 1976, *Denoël*
Les Mandibules
suivi de Mo, *théâtre*, 1976, *Stock*
Campagnes, 1979, *Denoël*
L'Amour des mots, *théâtre*, 1979,
n° 2 de la *Revue du C.D.N.* de Reims
Théâtre intimiste, 1980, *Stock*

LOUIS CALAFERTE

Le chemin de Sion

(Carnets 1956-1967)

DENOËL

L'édition de cet ouvrage a été tirée à dix exemplaires sur offset centaure de chez Arjomari, dont cinq exemplaires numérotés de 1 *à* 5 *et cinq hors commerce marqués de* A *à* E.

Exemplaire

© by Éditions Denoël, 1980
19, rue de l'Université, 75007 Paris

A Georges Piroué,
dont les auspices
se confondent avec
mon estime et mon
amitié.

« Sion sera labourée comme un champ,
Jérusalem deviendra un monceau de pierres,
Et la montagne de la maison une haute forêt. »

(Jér., XXVI, 18)

1956

Mornant, *8 janvier*

Depuis une semaine avec G. dans cette grande maison de campagne où, enfin, nous allons vivre ensemble et qui, pour longtemps je l'espère, sera notre demeure. Aujourd'hui, première neige de l'année.

15 mars

Occupé la soirée d'hier à lire un volume du *Journal* de Léautaud, mort le mois dernier. J'ai moi-même si fort cet amour des bêtes. Nous avons ici trois chiens, Chichoun, Aki et un nouveau venu, Tarzan.

Léautaud : « Ils ont le genre de médiocrité voulue pour ramasser un succès en littérature. » « La médiocrité en littérature est toujours récompensée. »

16 mars

Adrien Sani qui, de toutes les façons, s'emploie amicalement à me venir financièrement en aide, écrit un livre surprenant par la beauté et l'originalité de la langue, *Les Vergers de la mer*. Il a organisé pour moi une tournée de conférences d'environ trois semaines en Tunisie où nous devons ensemble nous rendre le 9 avril prochain.

Fortes angoisses nocturnes.

Le 7 mars, songé que mon père est mort depuis seize ans. J'ai vu Guite qui m'a demandé si j'y avais pensé. Je lui ai répondu

affirmativement, mais sans m'étendre, empêché par la pudeur, bien que j'eusse été heureux d'évoquer avec elle son souvenir.

Toute certitude comme stérile. « Je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant. » (Pascal)

Il me semble mieux comprendre aujourd'hui le mot de Gide : « Être disponible, c'est demeurer ouvert à toute inquiétude nouvelle, donc à tout enrichissement. »

Chichoun, que j'ai eu longtemps seul, souffre de devoir désormais partager mes caresses avec Aki. Parfois, il m'observe avec un regard où je crois deviner le reproche et j'ai le sentiment d'avoir quelque peu trahi son affection en accueillant à la maison un autre chien.

Encore une journée mal employée. Un peu de lecture, ces quelques notes, du courrier et une sieste, ayant mal dormi la nuit dernière. De la sorte s'écoulent les jours, les semaines, les mois, sans que je sache réagir contre cette apathie qui me tient dans la stérilité oppressante.

« Je porterais un masque avec plaisir, je changerais de nom avec délices. » Combien ne serions-nous pas dans le cas de Stendhal !

Songe-t-on à ce qu'il y a de fabuleux dans le fait que les hommes ont nécessairement besoin de fiction ? Sans ce désir d'être un instant *l'autre*, y aurait-il un public pour les productions de l'imagination ?

Le génie, c'est aussi n'être pas d'une époque.

Tarzan est gravement malade. Ses yeux s'enrobent de pus et de sang. Afin de lui épargner d'inutiles souffrances, nous allons devoir nous déterminer à sa suppression. Tout à l'heure, le caressant, je songeais avec tristesse que demain peut-être il sera mort. C'est *tellement facile* !

Comment trouver Dieu dans la mort ? Je peux « ressentir » Dieu ou, du moins, une présence universelle dans la nature ; mais lorsqu'il s'agit d'êtres qu'on voit vivre et mourir ? Ce cycle

vie-mort semble apparemment si dénué de sens ; toutefois, notre entendement est-il à sa mesure ?

Ce que j'aime peut disparaître à l'instant ; je me débats dans l'espoir de me fournir les éléments d'une signification de ma personne ; je suis vivant, cependant que tout se dégrade, se corrompt, que tout meurt, en moi et autour de moi. Cette impuissance qui nous paralyse est-elle la preuve de la réalité d'un divin ? Sommes-nous la projection de Dieu dans le créé ?

Les deux hublots du grenier de la maison, dans lequel j'ai installé ce que j'appelle mon bureau, ouvrent sur un vallonnement qui accentue rapidement sa pente pour se transformer en collines boisées, qui atteignent jusqu'à neuf cents mètres. En cette saison, le paysage est d'un jaune gris. D'ici, j'ai une vue plongeante sur les vestiges d'un aqueduc romain qui, à tout prendre, n'est qu'un amoncellement utilitaire de briques carrées et de pierres de petite taille.

Me délecte de Stendhal.

24 mars

C'est décidé. La pauvre bête est de plus en plus mal. Ses yeux sont devenus si purulents qu'ils disparaissent sous une croûte rosâtre. Ses pattes postérieures se paralysent progressivement.

Un homme du pays va tout à l'heure venir pour l'abattre et l'enterrer dans le jardin de notre propriétaire, proche du nôtre. Depuis mon grenier, je pourrai suivre l'opération, bien que je sache que je n'en aurai pas le courage. Ce n'est pas tant, qui m'épouvante, la mort en elle-même que cette incompréhension dans laquelle nous sommes de sa signification ; comme aussi cette possibilité dont nous disposons de supprimer la vie. (On sonne. Mes deux autres chiens que j'ai pris avec moi pour qu'ils ne voient pas emmener Tarzan aboient furieusement.) Ce n'était pas l'homme en question. Je suis heureux de ce répit. Je ne puis me faire à l'idée de commander cette mort. S'il s'agissait de celle d'un homme ? Je préférerais être condamné. C'est la mort des autres qui est difficile.

Le jardinier est là, qui va faire sa besogne. Mon cœur bat à grands coups.

J'ai regardé l'homme armer son fusil, puis me suis éloigné de

la fenêtre, me bouchant les oreilles pour ne pas entendre le coup.

Tarzan est couché sur le flanc, pattes repliées, comme dans le sommeil.

25 mars

En même temps que le désir d'écrire, je retrouve ce matin un peu de confiance. Toutefois, la seule pensée d'entreprendre un long travail me rebute.

Je suis allé un moment dans le jardin avec les deux chiens. Sont-ce le soleil, la douceur de l'air qui ajoutent à mon bien-être moral ; pour la première fois depuis que je suis ici je retrouve cette atmosphère de la campagne, qui ramène en moi le calme. Pourquoi ne pas dire ma satisfaction à regarder cette maison que nous habitons, à rêvasser dans l'air tiède, à n'être à la merci de personne, comme longtemps je le fus, manœuvre en usine à treize ans et demi.

Relu hier un volume des *Jeunes Filles,* de Montherlant. Le style en est relâché avec, par endroits, des vulgarités de ton et d'expression.

Aspirer à la rigueur, dans la vie et son travail. La pratiquer avec obstination. Volonté constante de dépassement de soi.

Règle absurde de la construction méthodique en littérature, qui n'est bonne qu'à produire des fabricants.

Chaque jour en m'éveillant j'attends *quelque chose* qui tiendrait du miracle.

Chichoun et Aki sont malades, contaminés par Tarzan. G. a téléphoné au vétérinaire. Passivité des bêtes dans la souffrance. Au moment de mourir, elles n'ont qu'une attitude d'acceptation.

4 avril

A Lyon, sur un quai de la Saône. La police ramasse un moribond. Quelques badauds, des enfants, craintifs et curieux, des passants à peine distraits par ce fait divers ; la circulation, le

bruit. Portes du car de Police-Secours fermées par un agent indifférent. Le pathétique anonymat de telles scènes.

Voyage en Tunisie, *du 8 au 25 avril*

Première traversée. Mouettes qui suivent le bateau. Adrien et moi restons un long moment à les observer. A la fois souples et rigides, elles ont en vol une admirable pureté de lignes. Pattes repliées sous le corps, presque incrustées dans le plumage. Cadence régulière, harmonieuse des battements d'ailes. Ce n'est qu'un impeccable alignement de ces petits corps blancs. Extraordinaire mobilité de l'œil guettant les déchets comestibles lâchés à intervalles plus ou moins réguliers depuis les cuisines du bateau. Alors, les oiseaux plongent dans une courbe qui les replie ensemble sur l'arrière de leur vol, se posent sur l'eau, petites boules de coton ballottées par le sillage, mangent précipitamment, puis l'un d'eux s'élève dans une ascension presque horizontale. En tête, un oiseau détaché, à la verticale du navire. Est-ce le même à chaque nouvelle envolée ? La précision, l'agilité du regard, sont fascinantes. On sent que rien ne peut y échapper. Une intelligence alertée, une vivacité aiguë, animent ces yeux d'un noir luisant.

Départ. Foule massée sur une terrasse surplombant le port. Mains et mouchoirs agités.

Vue de la mer, Marseille semble tout entière groupée sur sa colline ensoleillée ; aussi a-t-on l'impression d'un gros bourg rassemblé autour de Notre-Dame-de-la-Garde. Sur un fond de bleu marin, rouille des vieilles maisons et des rochers.

Presque aussitôt après avoir pris la mer nous apercevons le château d'If, fiché dans ses rocailles rouge-gris. Fraîcheur du vent, d'une particulière pureté, filtré, dirait-on, par l'espace qu'il franchit avant de nous parvenir.

Présence physique, sexuelle de la mer. Remous charnels des vagues. Corps souples, noirs, lascifs. Énormes bêtes luisantes dont on ne verrait que les dos d'acier. L'envie me vient de les toucher, comme si elles étaient de chair.

Dans la nuit, la mer se frotte à l'étrave, s'y froisse avec un bruit d'étoffe.

Réveillé par un lent balancement de la cabine. Je pousse le petit volet à glissière qui masque le hublot. Légèrement agitée, la mer est d'un vert transparent, mousseux, festonné d'écume.

La côte se dessine. Les passagers se regroupent sur le pont. Ces rivages d'Afrique, que j'imaginais tourmentés, sont d'une apparence tranquille. Montagnes de faible altitude sur lesquelles sont perchées quelques maisons blanches. Bleu intense du ciel. La terre semble uniformément brune. De la mer, on ne voit pas Tunis, environné de hauts plateaux, de montagnes dépouillées que, plus tard, nous approcherons en allant vers le Sud. La ville est précédée par la plage et le quartier de La Goulette, petite agglomération triste, sale, semblable à n'importe laquelle de nos banlieues populaires.

Le port. L'œil est frappé par un chatoiement de couleurs. Vêtements des habitants. Chéchias rouges. Gandhouras blanches. Culottes de zouave rouges ou noires. Nombre d'enfants en guenilles. Femmes voilées, souples, élégantes dans leurs amples robes blanches.

Au contrôle portuaire, après avoir subi à Marseille l'arrogance de nos policiers, mitraillettes au côté, agrément que d'avoir affaire à l'autorité tunisienne. Aussi a-t-on l'impression d'entrer dans un pays libre. Ce sera le sentiment dominant de ce séjour.

Le petit peuple est pauvre, mais semble n'avoir pas l'angoisse de sa misère. Chacun se comporte de façon digne, presque majestueuse.

Plus d'un demi-siècle durant, sous l'autorité de l'administration française, les Tunisiens ont été maintenus dans une sorte d'esclavage. Le raz de marée de l'indépendance commence à refouler colons et fonctionnaires qui assumaient dans le pays ce qu'il est convenu d'appeler la « présence française ».

La ville française est spacieuse. Immeubles modernes de l'avenue Jules-Ferry. Bel espace ombragé qui s'étend au milieu et d'un bout à l'autre de cette avenue, sur laquelle sont installés en plein air des éventaires de fleuristes. La promenade en est

colorée, odorante. Bouquets massifs d'arums géants, œillets énormes. L'air est imprégné de ces parfums de fleurs. Poivre et miel.

A l'une des extrémités de la ville, la mer. A l'autre, une manière d'arc de triomphe en réduction pompeusement baptisé Porte de France. Une fois franchie, l'avenue qui jusque-là a été voulue luxueuse, dégénère brusquement en zone sordide. Baraques dans des ruelles qu'on ne s'est pas même donné la peine de paver ou de goudronner, n'étant empruntées que par les Tunisiens. On n'oserait entrer dans ces latrines qui servent de logements. Ordures ménagères à même le trottoir, que le service de nettoiement ramasse irrégulièrement ; taudis, famine, misère. Enfants d'une indescriptible maigreur, le visage couvert de plaies, les yeux aveuglés par le pus, recouverts par les mouches qui viennent en grappes s'en repaître.

Argument des Français de Tunisie lorsqu'à ce spectacle on laisse paraître son indignation :

— Si vous aviez vu le pays il y a cinquante ans !

Je vois ce qui est *aujourd'hui*, et j'ai honte d'être un Européen.

Dans les rues, des dizaines d'enfants mendiants, affamés, nus. Adultes moribonds, des plaies ouvertes sur le corps.

Ironie de l'expression *protectorat*.

Sous cette bannière, quelques aventuriers et affairistes ont réalisé des fortunes rapides, se partageant avec les grandes familles tunisiennes les terres cultivables. Le fonctionnaire subalterne fut ici un demi-dieu à l'autorité incontestée et incontrôlée. Le gendarme lui-même était un roitelet.

Il faut se bien pénétrer de l'importance qui, au moins pendant les cinquante dernières années, fut officiellement ou officieusement concédée aux plus obscurs fonctionnaires pour comprendre aujourd'hui l'état d'esprit de ces gens qui n'admettent pas l'indépendance qui les dépossède.

Unanimité chez les Français de Tunisie : « Nous ne voulons pas que les Tunisiens soient nos égaux. »

En cercle intime, le président Bourguiba souhaite que le gouvernement français rapatrie ceux de ses ressortissants qui désirent quitter le territoire et envoie une relève à laquelle, pour de

nombreuses années encore, des situations importantes seraient offertes dans la perspective d'une collaboration productive.

Français se plaignant comme d'une exaction du fait que les Tunisiens sont à présent autorisés à marcher sur les mêmes trottoirs qu'eux dans la ville française ; que, circulant en voiture, on ne leur accorde plus systématiquement la priorité, comme il était de rigueur avant l'indépendance ; que, lors d'un accident de la circulation, un agent de police tunisien puisse donner tort à un Français.

Dans le bureau du secrétaire général du syndicat Force Ouvrière pour la Tunisie. Défilé des ressortissants français qui réclament qu'on les rapatrie d'urgence, qu'on les reclasse professionnellement en France, qu'on les y loge confortablement en dépit de la crise du logement à laquelle, mal informés, ils refusent de croire.

— On ne veut pas travailler sous les ordres des bicots !

Un chauffeur de poids lourd :

— Vous comprenez, nous ne pouvons plus travailler dans ces conditions. Tenez, l'autre jour, j'étais dans le Sud. Je vois un bicot qui creusait une tranchée. Je lui demande : « Qu'est-ce que tu fais ? » Il me répond : « Je creuse une tombe pour un Français. » Et c'est que, maintenant, on ne peut même plus les gifler !

Une jeune journaliste :

— Si ça continue, je ne sortirai plus qu'en voiture. Maintenant, ils ont le culot de vous frôler dans les rues !

Enfants en guenilles, adorablement beaux, avec leurs regards noirs, liquides, brillants, leurs cheveux bouclés, ce teint ocre qui ajoute à ces visages une note farouche. Ils s'accrochent à nos vêtements :

— Deux sous, m'sieur... deux sous... deux sous... donne deux sous, m'sieur...

Ils s'agrippent, nous suivent dans la rue, pleurnichent. La plus âgée est une fillette qui n'a pas onze ans. Ces enfants sont depuis leur naissance rompus à la mendicité. Ils se placent en travers du chemin, les uns dans vos jambes, les autres tirant par la manche, tous se lamentant.

Nous donnons largement à chacun. A peine terminée la distri-

bution, les petits se font dévaliser par les plus grands. Un ravissant noiraud de quatre ans au plus, nu, les yeux gonflés de pus, son petit ventre enflé dans un corps d'une saisissante maigreur, revient vers nous, la main ouverte, montrant qu'il n'a plus rien de ce que nous lui avons donné. Nous redistribuons, certains qu'il va se faire de nouveau déposséder.

Caste des enfants cireurs...

Mornant, *16 mai*

Environ trois semaines depuis mon retour de Tunisie. Je regrette de n'avoir pas noté au jour le jour.

26 mai

Dans deux mois, vingt-huit ans. Déjà, je me sens physiquement amoindri.

Hier matin, Chichoun se précipite dans le jardin où, le malmenant, il trouve un oisillon tombé du nid, une mésange, qui vit encore. G. accourt. Nous en ramassons un deuxième, mort. Perchée à proximité sur la branche d'un arbre, la mère qui a compris que nous avons ses petits nous observe en poussant des cris aigus. Quelques secondes plus tard nous en trouvons deux autres, l'un mort, l'autre bien portant, vif, que nous plaçons dans une petite corbeille posée sur le rebord de l'une de nos fenêtres. Aussitôt, ils sont repérés par la mère qui leur apporte à manger dans leur cage improvisée d'où ils l'appellent tout en battant des ailes. La femelle (ou le mâle ?) part en chasse et revient au plus vite, la nourriture en travers du bec, qu'elle enfourne dans les gosiers des affamés.

Ce qui est faible, de petite taille, jeunes enfants ou jeunes animaux, les chiots exceptés, éveillait en moi autrefois un inexplicable désir de cruauté. J'avais huit ou neuf ans lorsque je prenais plaisir à torturer un bébé que ses parents me confiaient quotidiennement, admirant qu'à mon âge je pusse manifester un tel attrait envers les enfants.

Journal de Stendhal, qui me ravit.

10 septembre

G. est allée pour un mois à Chevigny, dans le Jura, où sa famille possède une maison de campagne. Nous nous écrivons

chaque jour. A tout moment j'ai conscience de son absence. La beauté du jardin surchargé de fleurs, qu'ensemble nous parcourons le matin, nous y attardant, admiratifs, me la rappelle aussitôt que j'ouvre les volets de la chambre.

Écouté ce soir la retransmission radiophonique depuis un théâtre de Paris de l'adaptation par Jacques Copeau des *Frères Karamazov*. La substance du livre a été sacrifiée au profit de l'anecdote. Rien n'y manque qui fasse pleurer ou frémir d'épouvante. Quelle idée peut-on se faire de l'œuvre de Dostoïevski à entendre pareille bouffonnerie ? Le public applaudit. A quoi n'applaudit-il pas ?

Difficultés à travailler. Sans doute est-ce dû, pour une part, à mon état maladif. J'ai aussi envers moi-même une sévérité paralysante. Je m'assieds à ma table. Impuissance. Terreur. Lâcheté devant le papier blanc. Je vais dans le jardin, la journée passe ; il me semble que demain...

René Julliard me télégraphie, réclamant un manuscrit promis l'an dernier.

12 septembre

Ma part de complète inaptitude à la réalité.

Guerre d'Algérie. Des hommes qu'on envoie se faire tuer pour tenter, contre le courant de l'histoire, de protéger les intérêts de quelques grands privilégiés.

Chichoun sait qu'il manque quelqu'un dans la maison. A haute voix, comme si elle était ici, j'appelle G. Les oreilles dressées, il écoute, va à la porte, me regarde, interrogateur, décontenancé de ne pas la voir paraître.

Après une période d'angoisses nocturnes éprouvantes, j'ai enfin bien dormi la nuit dernière, sans doute épuisé par la tension précédente.

Fin septembre

Bonheur, moins peut-être d'écrire que de savoir, que de sentir qu'on peut, qu'on sait écrire. Rares sont les matins où je ne m'éveille avec ce réconfortant sentiment d'être un écrivain ; non que j'en éprouve quelque vanité ; l'écriture est pour moi un plaisir en même temps qu'un instrument de stabilisation psycho-

logique. Je suis convaincu que ces années improductives préparent de longs travaux.

Ne pas solliciter le public auquel, en tant qu'homme, rien ne me rattache. Ne chercher en tout que sa propre satisfaction et, si possible, un incessant perfectionnement.

Je ne sais croire en Dieu qu'émotionnellement.

Comment n'être pas saisi, n'avoir pas la foi devant cette beauté de la nature ? La science éclaircit, éclaircira la plupart de ces mystères qui nous bornent ; pénétrera-t-elle ces instants de l'âme qui, soudain, nous élèvent ? N'est-ce pas là la part de Dieu ?

27 septembre

Au bureau de poste du village. Un paysan dans la cabine téléphonique :

— Eh ben bon Dieu ! il est mal mort ! Je lui avais dit : couvre-toi bien, bon sang, fais attention. Il aurait pu tenir jusqu'après les vendanges. Comme ça, ça aurait été. Ça n'aurait dérangé personne. Il est mal mort, quoi ! Enfin, on ira quand même à l'enterrement, mais on ne pourra pas rester, il y a les vendanges !

5 octobre

Retour hier avec G. d'un voyage de quatre jours à Paris. Au terme de la première journée nous étions exténués par le mouvement, cette agitation dont nous avions perdu jusqu'au souvenir. Dans certaines rues, certains quartiers, me souvenant de l'époque où j'y vécus misérablement, il a néanmoins fallu que je me force pour être un peu sensible à cette évocation.

2 novembre

Travail nul. Projets. Excitation qui embrase l'esprit. J'aimerais écrire pour le théâtre. A quatorze ou quinze ans, c'est par le dialogue écrit que j'ai d'abord tenté de m'exprimer. Plus tard, c'est au théâtre que j'ai débuté, encouragé par le comédien Guy Rapp, qui fit représenter mes deux premières pièces. Je lui dois d'avoir été le premier homme à avoir cru en mes capacités d'écrivain. Il y a deux mois, revenant de Nice où il avait sans succès joué une pièce, il se jeta du train.

7 novembre

Commencé *Septentrion* le 5.
En lisant les premières pages, G. était comme figée d'émotion.

Mort à Saint-Didier-en-Velay de mon grand-oncle Charles Liveneau, qu'on enterre demain. Nous irons avec Guite et Martin.

Jouir de cette vie que Dieu nous dispense.

12 novembre

Ramené de Saint-Didier un chiot grœnendael, noir avec quelques poils blancs aux pattes et sous le menton, que nous avons appelé Copain.

13 novembre

Séduction exclusivement verbale des pièces d'Anouilh, dont les personnages ne sont rien que des caricatures mises à la scène pour y réciter des lieux communs si habilement ornementés qu'à l'audition on peut avoir l'impression que l'auteur analyse des caractères, quand, fût-ce avec brio, il n'excède guère le verbiage propre à faire illusion jusqu'au succès. Le faux enchante toujours le public.

19 novembre

Relu le théâtre de Montherlant. *Le Maître de Santiago* me semble être sa meilleure pièce.

30 novembre

Fatigue. Mal en point. Rien de bon ne sort de ce temps passé dans mon bureau à m'échiner sur le papier.
Adrien Sani fait de son mieux pour m'assurer la subsistance quotidienne.

Lucien Leuwen. Stendhal est le type même du romancier qui invente une histoire, la truffe de péripéties, de rebondissements. A ces habiletés, je préfère le vrai.
Inimitable Léautaud. En lisant son *Journal*, je songe qu'il est singulier que certaines personnes sans grand intérêt réussissent

par le truchement du journal de quelqu'un à passer à la postérité.

Bientôt trente ans, la moitié de la vie. Qu'ai-je produit qui vaille ? J'ai l'impression que ma jeunesse date d'hier. Ce jeune homme que j'étais, à Paris, à dix-sept ans, enthousiaste, physiquement infatigable. Le sceptique que je suis devenu, ma santé déficiente.

2 décembre

Année sans profit. Par manque d'enthousiasme j'ai travaillé moins que jamais.

3 décembre

Le Hussard sur le toit, de Giono. Les dix premières pages m'ont à ce point rebuté que j'ai dû faire effort pour poursuivre. Style inconsistant. L'histoire du choléra est attachante, encore que Giono mette certaine complaisance à décrire ces scènes, les morts, l'état des cadavres, etc. Obscurité des motifs dans l'action, platitude des images :

« (...) était légère comme une plume. »

« Les poils de sa poitrine lui tenaient lieu de cravate. »

« Dans la cuisine, il n'y avait qu'un vieillard et beaucoup de mouches. »

9 décembre

Dimanche. Temps superbe. Presque chaud. La campagne est encore verte. Promenade avec G. Nous emmenons Chichoun et Copain, pour lequel j'ai acheté un collier et qui refuse de se laisser mettre en laisse pour la première fois. Ce chiot de quatre mois devient beau. Sauvage, mais affectueux. Il vient parfois offrir aux caresses tout son petit corps qui se tortille de plaisir.

Générosité de Chichoun. Il avait pour lui dans mon bureau un vieux fauteuil défoncé que maintenant Copain lui dispute chaque soir. Le plus souvent, il le lui abandonne. S'il n'y consent pas, l'autre lui grimpe sur le dos et ils dorment ensemble. Chichoun ne tolère pas qu'en sa présence on corrige un autre chien. Pris de rage, il se jette au-devant de nous, cherchant à nous empêcher.

Ils ne sollicitent que les approbations, sans regarder d'où elles proviennent.

Tome III du *Journal* de Léautaud. Sa misanthropie, son amour des bêtes, son scepticisme. Regrets soudains de ne pas posséder davantage, aussitôt balancés par le mépris des possessions.

11 décembre

Nous oscillons sans cesse entre divin et matérialité. Ne serions-nous que la jonction de ces deux termes ? En vue de quelle unification ultérieure ?

Je viens de faire quelques pas dans le jardin. Doux crépuscule. La lune, les étoiles dans un ciel pur. La nuit sera glaciale. Joie qui me saisit dans cette campagne, ce silence, cette solitude. Les chiens me suivaient. Bonheur de ce retirement. La vie ne vaut que par le repli sur soi.

Calme douillet de mon bureau. Ses objets de travail, sa lampe, la pénombre dans le reste de la pièce. Angoisse du livre à écrire. La vie du monde extérieur n'a plus alors de consistance. Rien ne compte que créer.

De jour en jour je sens mieux combien Dieu est partout. Je prie souvent par quelques mots de gratitude. J'aime Dieu.

20 décembre

Acheté hier les deux premiers volumes du *Journal* de Charles du Bos, dont Gide dit grand bien dans son propre *Journal*. Lu quelques passages.

Noël est proche. Pas un sou vaillant.

27 décembre

Fêtes de Noël passées au lit. Angine.

Refuser tout pour tout atteindre.
Se restreindre à l'essentiel.
M'eût convenu la vie monastique.

29 décembre

Mal remis de cette angine. Je me suis installé dans la cuisine, seule pièce chauffée de la maison. Par la porte-fenêtre ouvrant

sur le jardin, je peux voir les collines par endroits enneigées. Couleur noire des forêts. Ciel gris ouaté. Le paysage est comme enrobé d'un silence, d'un calme épais qui suscitent un sentiment de bien-être.

J'aime cette parole de l'Évangile qui dit que Dieu sait de quoi nous avons besoin.

S'exclure pour se grandir intérieurement. Rien d'essentiel ne nous vient du dehors. L'expérience du monde n'est pas celle de la vie. Il importe moins d'acquérir que de s'épurer.

30 décembre

Inhibition qui me retient d'entreprendre. Je ne voudrais rien écrire qui fût médiocre. Par mon travail, c'est moi-même que je voudrais atteindre.

Chaque matin je m'éveille avec deux pensées immédiates, celle de Dieu et celle du bonheur de pouvoir écrire. La journée passe. Le soir venu, je n'ai rien fait. J'envisage de supprimer de ma vie l'écriture ; je relis les auteurs que j'aime, l'ivresse me ressaisit.

Une dissolvante tendance me conduit à tourner en dérision ce que j'ai écrit, à me moquer de chacune de mes phrases, de mes idées, du tour même de mon esprit, de mon imagination et, de la sorte, un dégoût incisif progressivement l'emporte, qui me laisse impuissant.

Cette année m'aura néanmoins enrichi. Nouvelles lectures. Perception plus nette du monde de la pensée. Compréhension élargie des questions artistiques. J'ai également progressé en sagesse. De cet état, je retire le bénéfice d'un calme moral qu'il me faudra renforcer encore. Mon affermissement dans la foi m'a été d'un grand secours.

31 décembre

Que me réserve l'année à venir ? Je me souhaite un travail de toutes les heures, la solitude, la santé, davantage de sérénité, de force dans le détachement et la foi.

1957

5 janvier

Le vrai comique est celui qui, en même temps qu'il nous divertit, au fond nous émeut. Jamais il n'est si proche de la perfection que lorsque par une infime déviation il pourrait se métamorphoser en tragique. Il doit éveiller en nous les résonances d'on ne sait quel indéfinissable malaise.

Le distinguer de la drôlerie.

Achevé de lire l'œuvre de Stendhal. Il écrivait trop et trop vite. Le meilleur de son œuvre est autobiographique.

29 janvier

Montherlant : « Aujourd'hui, le critique est celui qui a choisi de critiquer. »

11 avril

Visite d'Adrien. Amicalement affectueux. Il est allé consulter André Martin, qui a diagnostiqué l'infarctus.

Il a eu ce mot qui me le rend plus cher encore :

– Je suis toujours du côté de l'homme seul, même si cet homme est coupable.

15 avril

S'il vaut, l'homme ne vaut que seul, ou vaut davantage.

Se désolidariser pour s'accomplir.

Ceci, qui me revient. A Tunis, à la sortie d'un cinéma, un mendiant nous propose des images de la Vierge :

— Achète, monsieur... achète... contre la tuberculose.

16 avril

Mon regret de ne pas savoir peindre. Ce me serait un moyen parallèle d'expression.

16 octobre

Travaille depuis plusieurs mois à *Septentrion.*

Merveilleux automne. Saison rouillée, dorée, bronzée, doucement appesantie entre une certaine opulence qui a disparu et cette somnolence végétale qui, peu à peu, se répand dans la nature.

1958

18 janvier

Achever *Septentrion* pour le mois de juillet prochain.

Je n'aspire qu'au détachement, au silence intérieur. De tout cœur, je vais à Dieu.

19 janvier

La semaine dernière, rapide voyage à Paris. Dans la tourmente de cette façon de vivre, impossible d'ajuster deux idées sérieuses. Le contraste entre le calme habituel de mon existence et l'excitation de cette ville a eu pour effet de m'inciter au travail ; j'en reviens avec le désir de l'ouvrage lent, poli.

Lorsque l'écrivain cesse d'être lui-même dans son travail, il cesse d'enrichir, même d'intéresser.

Tradition de l'attirance politique chez les écrivains français. Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Giraudoux, Malraux, Gide, le malheureux Drieu.

Siècle de progrès technique, pas de culture.

24 janvier

La vocation de l'écrivain, dont parle Bernanos. Elle est conséquence d'une inspiration qui se veut réalisée.

Bernanos : « Ni vous ni moi n'étions capables d'écrire un livre *complet* à trente ans. »

C'est à quoi je m'essaie avec *Septentrion*. Travail harassant. Doutes. Angoisses. Désespoirs. Affreuses périodes pendant lesquelles je me sens nul, impuissant. A quoi ai-je visé ?

L'été dernier, lors d'un incendie qui ravageait une ferme des environs, dans l'espoir de conjurer le sinistre, une vieille femme se précipite vers le brasier et y répand le contenu d'une fiole d'eau bénite. Que ne ferait-on avec une pareille foi !

14 février

Septentrion. Soudain, je me suis trouvé dans un état de dédoublement. Il me semblait que le texte m'était dicté. Hallucinant. Visionnaire. Tension pénible, éprouvante. Tout d'un coup les nerfs craquent. Plusieurs jours durant je suis ensuite sans pouvoir travailler.

Incomparable exaltation de ces heures de création. Sensation de me survoler moi-même. Les phrases me viennent aux oreilles, les mots s'enchaînent. Ce qu'il y a en moi de morbide se libère sur le papier.

J'aime l'idée de Dieu. Vivre une perpétuelle adoration intérieure.

Difficulté du pardon véritable, allant en soi assez profondément pour y effacer tout ressentiment.

13 avril

Depuis plusieurs mois je me débats dans d'insolubles questions d'argent. N'importe. Je dois travailler, avoir foi en moi.

L'idée de Dieu ne me quitte pas, qui me donne la joie.

Si Dieu n'est pas joie, à quoi bon Dieu ?

1961

10 août

Je crois pouvoir m'annoncer que *Septentrion* tire à sa fin. Quelles anxiétés n'ai-je pas connues pendant ce travail de cinq années, peut-être les meilleures de ma vie. En écrivant ce livre, je me suis intérieurement transformé. J'appréhende le vide qui va suivre.

Journal des Goncourt. Accumulation de ragots. Flaubert inspirait bien des jalousies aux « bichons ».

Sans métaphysique, il n'y a pas de pensée libérée du souci de la matière.

Pour moi, écrire c'est vivre.

12 août

Cultiver le dédain de l'inessentiel.

Mesquinerie des Goncourt. A les lire, tous les écrivains de leur époque les auraient pillés. Au moins leur ont-ils laissé leur médiocrité.

La France est à deux doigts d'une guerre civile. Nous n'y échapperons que par l'intervention d'un homme éclairé.

Acheté plusieurs livres de Ramuz. Son *Journal.*

25 août

L'or et le plomb de toute personnalité. La part de moi-même qui était destinée au luxe, à l'argent, aux femmes, à la vanité, aux jouissances faciles. La part destinée à l'ascétisme. Elle l'emporte.

Guite, qui est une sainte.

Ma passion pour l'homme qu'était Flaubert, pour sa façon de travailler, son goût de la discipline intellectuelle, sa violence, son amour de la vie, sa dévotion à l'art.

Vivement attaché par la petite personnalité de Guy, l'un des deux enfants de G.

28 août

L'écriture est pour moi état de grâce. Lorsque je travaille sans trop de difficultés, que je suis inspiré, il me semble que j'entre en communication avec une force qui m'élève. *Le subtil soutient le pesant.* Lorsque je traverse des périodes d'infécondité, je suis en proie au malaise, au déséquilibre, à l'instabilité ; irrité, angoissé. Comment ne pas constater que l'écriture m'est un baume.

Journal des Goncourt. Nombre de pages sans intérêt. Flaubert n'est en rien diminué par leurs coups d'épingle. Stupéfiant qu'ils n'aient pas eu conscience de la qualité de l'homme et de son génie. Il est vrai qu'ils n'étaient occupés que d'eux-mêmes.

Aucun doute que *Septentrion* soit un nœud de ma vie. Si cela échoue ?

30 août

Connaître bien ce qu'on méprise.

La distance à laquelle je suis de toute frivolité. Ces heures pendant lesquelles je ressens la réalité spirituelle de Dieu. Calme. Joie. Sérénité. Bonheur du dépassement de soi.

Dans mon travail : 1. Goût de la démesure. Violence. Symphonie, alchimie du verbe. Faire palpiter la vie dans les mots, par le grossissement si nécessaire. 2. Attirance pour la rigueur. Langage concis. Stérilisation de la vie.

Dans ma vie : 1. Actes les plus importants accomplis sans calcul. 2. Circonspect. Sceptique. Réservé. Attirance pour le mysticisme, l'ascèse. Guidé, j'eusse volontiers pris le chemin du monastère.

Pourrais-je vivre sans elle ? On peut toujours vivre *sans*, mais dans quelle mélancolie...

1er septembre

Si « tout va bien », j'ai une chance de mettre le mot fin à *Septentrion* aux alentours de Noël.

Il est question de garder avec nous Guy. Sentimentalement, j'y consentirais volontiers, mais un enfant n'est-il pas un enchaînement ; que deviendrait ma disponibilité pour laquelle j'ai toujours lutté ?

Dans le temps, le moindre de nos actes a sa signification. Ils nous sont comme chuchotés à certains moments de notre vie. Tout nous est dicté.

La vie est-elle dans la mort ?

Quand comprendront-ils que, sans la politique, ils vivraient indéfiniment en paix ?

La création artistique est une incursion dans l'indéterminé.

Transfert. Mémorandum. Satori. La Nativité. Ouroboros. Gus.

L'homme, scorie de la nature.

12 septembre

Correspondance de Flaubert. Exemple de grandeur, de probité artistiques. « Le génie, c'est Dieu qui le donne. » Lorsqu'on se sent empoigné par une force qui vous galvanise. Nuits entières en proie à cette indescriptible tension qui vous fait croire qu'on

est le réceptacle privilégié d'une énergie particulière. Rien de l'extérieur ne vous concerne plus. *Mort au monde.*

Analogie entre le mystique et l'artiste. Même volontaire solitude, claustration indispensable au travail, vie réduite à la pensée, à la sensation ; méditation, renoncement aux biens, embrasement de l'âme. Pourquoi faut-il qu'il y ait ces retombées, ces passages à vide ?

Avoir l'indépendance matérielle, n'être pas contraint de quitter sa table de travail par nécessité alimentaire !

Librairie. Jouissance que me procure la présence des livres, la possibilité d'en pouvoir acheter. Ensuite, jouissance de les ranger dans ma bibliothèque.

Je ne peux écrire que lorsque l'exigence intérieure est assez puissante.

Apprendre à l'enfant à tôt se détacher du monde, à s'accoutumer à une vie intérieure. L'homme est à lui-même un tout que les diverses oppressions de l'extérieur morcellent. C'est à aller en soi, non au monde, qu'il faut enseigner. On a trop désappris la solitude.

29 septembre

N'être de rien.

Deux mois d'interruption. Cependant, je sens que je suis au moment d'achever. De quelle intime tragédie, de quel quotidien combat ce livre sera le résultat. Parfois, avec un sentiment d'heureuse exaltation, je me souviens de quelques-unes de mes belles journées, de mes belles nuits d'écriture.

4 novembre

Première neige. J'avais espéré achever *Septentrion* pour Noël. Stérilité depuis trois mois. Néant de l'esprit. Manger, dormir, mon travail alimentaire à la radio, voilà à quoi se résume mon existence. Une balle de fusil. Si simple. Si reposant.

5 novembre

A la réflexion, je n'ai pas changé d'un iota depuis l'âge de treize ans ; déjà seul, en marge, opposé à mon milieu.